

veau parti avec les débris de l'Internationale 2 1/2 !

Léon Blum, le défenseur des réparations, le compère socialiste du banquier Oustric, est traité de « camarade » dans les pages des journaux de Seidewyzt. Est-ce de la politesse ? Non, c'est un manque de principes, de caractère, de fermeté. « Des chicanes », dira un quelconque savant de cabinet. Non, dans ces chicanes, le fond politique se manifeste avec beaucoup plus de vérité et de clarté, que dans la reconnaissance abstraite des Soviets, non étavée par l'expérience révolutionnaire. Il est inutile d'appeler Blum « fasciste », en se rendant ridicule. Mais celui qui ne ressent pas du mépris et de la haine pour cette espèce de politiciens, celui-là n'est pas un révolutionnaire.

Le S. A. P. se délimite du « camarade » Otto Bauer dans les mêmes limites que Max Adler. Pour Rosenfeld et Seidewyzt, Bauer n'est qu'un adversaire idéologique, peut-être seulement temporaire tandis que, pour nous, c'est un ennemi irréconciliable qui a amené le prolétariat autrichien dans un marais effrayant.

Max Adler est un baromètre assez sensible du centrisme. On ne peut pas nier l'utilité d'un tel appareil, mais il faut bien savoir que, tout en enregistrant les changements du temps, il est incapable de l'influencer. Sous la pression de la situation sans issue du capitalisme, Max Adler est maintenant à nouveau disposé à accepter — non sans regret philosophique — l'inévitabilité de la révolution. Mais quelle sorte d'accentuation ! Que de réserves et que de soupçons ! Le mieux serait que la II^e et la III^e Internationales s'unissent. Le plus avantageux serait d'instaurer le socialisme par la voie démocratique. Mais, hélas, ce moyen est de toute évidence irréalisable. Il s'avère que, non seulement dans les pays barbares, mais aussi dans les pays civilisés, la classe ouvrière sera obligée, deux fois hélas, à accomplir sa révolution. Mais même cette accentuation mélancolique de la révolution n'est qu'un fait littéraire. Des conditions telles que Max Adler puisse dire : « L'heure a sonné ! » il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais dans l'histoire. Des gens de l'espèce de Adler sont capables de justifier la révolution dans le passé, d'en admettre l'inévitabilité dans l'avenir, mais ils ne peuvent jamais y faire appel dans le présent. Tout ce groupe d'anciens social-démocrates de gauche, que ni la guerre impérialiste ni la Révolution russe n'ont modifié, il n'y a rien à espérer d'eux. Comme des appareils barométriques, passe encore. Comme des guides révolutionnaires, non !

★ ★

A la fin de décembre, le S. A. P. s'adressa à toutes les organisations ouvrières, les appelant à organiser dans tout le pays des réunions où les orateurs de toute tendance disposeraient

d'un temps égal de parole. C'est évident : sur cette voie, on ne peut rien atteindre. En effet, quel sens y aurait-il pour le Parti communiste ou pour le parti social-démocrate de partager à égalité la tribune avec Brandler, Urbahns et autres représentants d'organisations et groupes par trop insignifiants pour prétendre avoir une place particulière dans le mouvement. Front unique veut dire unité des masses travailleuses communistes et social-démocrates, et non pas une transaction de groupes politiques dépourvus de masse.

On nous dira : le bloc de Rosenfeld-Brandler-Urbahns n'est que le bloc de la *propagande* pour le front unique. Mais précisément, dans le domaine de la propagande, le front unique est inadmissible. La propagande doit s'appuyer sur des principes clairs, sur un programme défini. Marcher séparément, battre ensemble. Le bloc, c'est seulement pour des actions pratiques de masse. Les compromis par en haut, sans base principielle, n'aboutissent à rien d'autre qu'à la confusion.

L'idée de faire proposer le candidat à la présidence par le front unique ouvrier, est une idée radicalement erronée. On peut proposer un candidat seulement sur la base d'un programme défini. Le parti n'a pas le droit de se refuser, au cours de l'élection, à la mobilisation de ses adhérents et au dénombrement de ses propres forces. La candidature du Parti, opposée à toutes les autres candidatures, ne saurait empêcher en aucun cas l'accord avec les autres organisations pour les buts immédiats de la lutte. Les communistes, qu'ils fassent partie ou non du parti officiel, soutiendront de toutes leurs forces la candidature Thaelmann. Il ne s'agit pas de Thaelmann mais du drapeau du communisme. Nous le défendrons contre tous les autres partis. En détruisant les préventions inoculées par la bureaucratie stalinienne dans les rangs communistes, l'opposition de gauche se fraye le chemin vers leur conscience (1).

★ ★

Quelle fut la politique des bolcheviks à l'égard des organisations ouvrières et des partis qui se développèrent à gauche, du réformisme ou du centrisme vers le communisme ?

A Pétrograd en 1917, existait une organisation interrayon groupant près de 4.000 ouvriers. L'organisation bolchévique comprenait à Pétrograd des dizaines de milliers d'ouvriers. Néanmoins, le Comité bolchévique de Pétrograd passait des accords dans toutes les questions avec l'organisation interrayon ; il les préve-

(1) Malheureusement, dans la *Permanente Révolution* a paru un article, non de la rédaction il est vrai, en faveur d'un candidat ouvrier unique. Il ne peut pas y avoir de doute que les bolcheviks-léninistes allemands rejetteront une telle position.

nait de tous ses plans et ainsi facilita la fusion complète.

On peut objecter que les interrayons étaient politiquement proches des bolcheviks. Mais l'affaire ne s'arrêta aux seuls interrayons. Lorsque les menchéviks internationalistes (groupe Martov) s'opposèrent aux social-patriotes, les bolcheviks firent tout ce qu'ils purent pour arriver à l'action commune avec les martovistes, et si, dans la majorité des cas, cela ne réussit pas, ce ne fut nullement la faute des bolcheviks. Il faut ajouter que les menchéviks internationalistes demeuraient formellement dans les cadres du même parti que Tzeretelli et Dan.

Cette même tactique, mais sur une échelle incomparablement plus large, fut renouvelée envers les socialistes révolutionnaires de gauche. Les bolcheviks entraînent une partie des S. R. de gauche même dans le Comité militaire révolutionnaire, c'est-à-dire dans l'organe de l'insurrection quoique, en ce temps-là, les S. R. de gauche appartenaient encore au même parti que Kérensky, contre lequel était dirigée d'une façon directe l'insurrection. Certainement cela n'était pas très logique de la part des S. R. de gauche et montrait que tout n'était pas en ordre dans leur tête. Mais si l'on devait attendre l'heure où dans la tête tout soit mis en ordre, on n'aurait jamais une révolution victorieuse. Les bolcheviks firent ensuite, un bloc gouvernemental avec le parti des S. R. de gauche (« kornilovistes » ou « fascistes » de gauche, selon la terminologie actuelle), bloc qui se maintint quelques mois et finit seulement lors du soulèvement des S. R. de gauche.

Voilà comment Lénine résuma l'expérience des bolcheviks avec les centristes orientés à gauche : « La juste tactique des communistes doit consister à *utiliser* ces oscillations, et nullement à les ignorer ; cette utilisation exige des *concessions* aux éléments, qui s'orientent vers le prolétariat dans le cas seulement et dans la mesure précise où ils se tournent vers le prolétariat, la lutte contre ceux qui s'orientent vers la bourgeoisie... Avec la trop fouguese décision : « Aucun compromis, aucun louvoisement », on ne peut qu'entraver l'accroissement du prolétariat révolutionnaire et l'augmentation de ses forces... » La tactique des bolcheviks, dans cette question aussi, n'avait rien de commun avec l'ultimatum bureaucratique !

Thaelmann et Rémélé même étaient, il n'y a pas si longtemps, dans le Parti indépendant. S'ils veulent bien accomplir un effort de mémoire, ils réussiront peut-être à rétablir leur état d'esprit politique dans les années où, ayant rompu avec la social-démocratie, ils entrèrent dans le parti indépendant et le poussèrent à gauche. Qu'auraient-ils fait si quelqu'un leur eût dit, à cette époque-là, qu'ils ne représentaient que « l'aile gauche de la contre-révolution monarchiste » ? Probablement ils auraient estimé que leur accusateur était ivre ou

fou. Cependant, telle est la définition qu'à présent eux-mêmes donnent du S. A. P. !

Souvenons-nous quelles conclusions Lénine tira de la naissance du parti indépendant : « Pourquoi, en Allemagne, un même mouvement des ouvriers à gauche, absolument identique à celui en Russie en 1917, a-t-il conduit en Allemagne non à l'affermissement immédiat des communistes mais d'abord à celui du parti intermédiaire des « indépendants » ?... L'une des causes fut de toute évidence la tactique erronée des communistes allemands, qui doivent loyalement et sans crainte reconnaître leur erreur et apprendre à la corriger... L'erreur consista dans les manifestations nombreuses de cette maladie infantile de « gauche », qui a enfin fait irruption et ne sera que mieux et plus vite guérie avec plus de profit pour l'organisme ». Cela ne semble-t-il pas écrit pour aujourd'hui !

Le Parti communiste allemand d'aujourd'hui est beaucoup plus fort que la Ligue Spartacus d'alors. Mais si, à présent, apparaît une seconde édition du parti indépendant, en partie sous la même direction, la faute du Parti communiste est d'autant plus grave.

La naissance du S. A. P. est un fait contradictoire. Certainement il vaudrait mieux que les travailleurs entrent directement dans le Parti communiste. Mais pour cela, le Parti communiste aurait dû avoir une autre politique et une autre direction. Pour évaluer le S. A. P., il ne faut pas partir d'un Parti communiste idéal, mais du Parti tel qu'il est dans la réalité.

Dans la mesure où le Parti communiste, demeurant sur des positions d'ultimatum bureaucratique s'oppose aux forces centrifuges au sein de la social-démocratie, la naissance du S. A. P. devenait un fait inévitable et progressif.

La progressivité de ce fait, toutefois, est affaiblie extraordinairement par la direction centriste. Si elle se renforce, elle causera la perte du S. A. P. Tolérer le centrisme du S. A. P. à cause de son rôle progressif général, signifierait liquider de ce fait ce rôle progressif.

Les éléments conciliateurs qui se trouvent à la tête du parti et qui sont des manœuvriers expérimentés tâcheront d'effacer par tous les moyens les contradictions et de retarder la crise. Mais ces moyens peuvent suffire seulement jusqu'à la première pression sérieuse des événements. La crise au sein du parti peut se développer en pleine crise révolutionnaire et paralyser ses éléments prolétariens.

La tâche des communistes est d'aider à temps les ouvriers du S. A. P. à épurer leurs rangs du centrisme et à se libérer de la direction des chefs centristes. Pour cela, il ne faut rien taire, ne pas prendre les bonnes intentions pour des actes et appeler toutes les choses par leur nom. Mais bien par leurs noms et non par des noms inventés. Critiquer, non calomnier. Chercher